

# Tropiques d'appartement.

Il y a ces portraits de tahitiennes qui ont bercé mes journées d'enfance et la lumière qui change sur l'île de Moorea en face de Papeete. Et puis ces cabanes peintes à l'aquarelle : la case-atelier de Gauguin, sa dernière demeure aux Marquises ? Un homme se fraie un chemin à travers la jungle dans la pénombre du salon, il coupe les lianes à la machette. Quelques nacres perlières brillent aussi dans la lumière méditerranéenne qui filtre derrière les persiennes.

Les commandos coloniaux des années trente ont eu le choix : la balle ou le moustique. Ce fut le moustique. Grand-père n'en est pas revenu. Une malle coloniale est rentrée en métropole, elle contenait des toiles de Tahiti qu'on disait peintes par des amis de Gauguin. Ce paradis tropical portatif, ce lagon domestique, tel fut mon premier musée personnel. Ces peintures marquèrent d'azur un coin de mon enfance. Quelques souvenirs flous, aux antipodes de moi-même, sur fond de décolonisation, furent mon trésor visuel primitif. Je pense à Ensor, enfermé dans la boutique familiale d'Ostende, on y vendait des masques et des souvenirs des mers du sud, véritables tropiques d'appartement. C'est ainsi que l'horizon pacifique primordial me fit face, près du grand palmier de notre maison de Bastia. Nolde avait peint la Nouvelle-Guinée bien avant d'y aller. Matisse avait rêvé la lumière du grand océan avant d'en revenir déçu. Pas plus qu'eux je ne connaissais la clarté des tropiques.

Je ne connais pas l'espace clos du lagon, mais j'ai vécu mon enfance dans les îles... en peinture, et peindre a fait de moi un « exote ». L'« exote » n'est pas le touriste explicite Segalen, mais celui qui déguste la distance. L'acte de peindre renoue pour moi avec ces expériences d'espacement très primitives.

C'est pourquoi je peins l'espacement plutôt que l'espace. Ce que je recherche en peinture, c'est l'approche d'une frontière, cette bordure de moi-même qui libère un éloignement possible (le prochain pas sépare de soi). C'est pourquoi je peins souvent aussi en bord de plage. Le littoral comme support de méditation est un outil de reconfiguration de soi. Face à l'horizon turquoise, dans le sud de la Corse, devant ces nuages qui s'élèvent dans la chaleur de l'air à la manière des cyclones tropicaux, j'ai longtemps songé que nous étions en Océanie. Dans les mers du sud, entre ciel et mer, la terre disparaît, se volatilise. Ce qu'adoraient les anciens polynésiens, ce à quoi ils vouaient un culte sur les *Marae* -ces grandes esplanades face à l'océan- c'était l'espace. Les *tikis*, figures fantasmatiques de lointains ancêtres- sont autant de statuettes qui bornaient l'espace. Le *tiki* marquait les limites de la mer et la possibilité d'un espacement, contre tout envahissement. Cet espacement disait aussi la possibilité d'un vivre ensemble insulaire, parfois difficile.

Le culte des ancêtres fait de la mer sombre le réceptacle des images. Du fond des eaux surgit un monde à l'envers, rempli de présences et de figures qui hantent les vivants. Mais simultanément, dans les sociétés insulaires la mer libère de tout pouvoir, elle rappelle que notre être véritable est de vivre insoumis. Pour le primitif la mer est solitude, c'est pourquoi, à la nuit tombée, face à la vague sombre, chacun prend possession du royaume à lui seul réservé, enfin réconcilié dans un tête-à-tête avec soi.

La nuit marine n'est pourtant pas aveugle, depuis les grottes ornées de la préhistoire, les chamanes disent que l'obscurité est un espace d'aveuglement. A Lascaux, le ventre de la terre est aurore boréale. C'est la raison pour laquelle dans ma peinture, la couleur finit par anéantir la ligne sous son rayonnement; elle porte avant toute analyse ce qu'il y a d'embryonnaire, de vivant et de définitivement mystérieux: la lumière du pays d'enfance.

Peinture visionnaire ? Primitivisme d'appartement? La peinture est une transe imaginative, elle est la réflexion de la nature extérieure dans nos mémoires disait Redon. D'anciens dieux, que les hommes n'honorent plus, créaient chaque instant du monde par leurs hallucinations. Leur obligation immédiate était le rêve. Dans nos visions, probablement ne faisons-nous qu'entrevoir l'imagination de cette très ancienne Nature en travail. C'est pourquoi les formes que je produis sont floues à la manière d'un songe, vagues et indéterminées. Elles inspirent sans définir. Quand l'horizon se fait lointain, virtuel, neuronal, l'espace se courbe et tourbillonne ("Les courbes sont trop émotives" disait Mondrian). La vue s'y perd. Si ces formes sont embryonnaires, c'est parce qu'elles définissent moins des figures qu'elles n'expriment la logique d'un visible germinal : mouvant, fluide, flottant, vivant, en constante transformation. Les formes sont des forces, les forces sont l'invisible des formes, l'image exprime l'invisible de la vision. C'est pourquoi il n'y a rien à comprendre, rien à définir, rien à limiter, tout est équivoque quand le songe porte les fantaisies d'une imagination primitive, tectonique, matricielle, enfantine.

C'est là que se montrent des diffractions, des interférences circulatoires, des particules qui se comportent comme des ondes. Je peins ainsi des vortex, vagues, tourbillons, enroulements divers dans des champs picturaux qui sont des espaces de compossibilité. Emboitements de lointains, conjonctions d'horizons, invaginations d'espaces virtualisés par la couleur. Ces champs sont le mode d'être imaginaire d'un sens errant, fantomal et flottant. La distance qu'ils déploient est une distance interne à la vision qui la « produit » quand dans le même temps cette distance produit la possibilité du regard même. Si voir c'est se perdre de vue (entrer dans l'infini des choses), cet invisible fonde la possibilité d'une pratique actuelle de l'image en peinture.

Je transforme et distille les formes que rejette la mer sur la plage, elles sont le images qu'enfantent le rêve de la Nature. Mes toiles naissent des hasards du rivage. Si le retrait est la condition de toute apparition, le retrait finistérien est à mon sens la condition du monde. Il n'est pour moi d'autocréation possible qu'en bordure du monde.

La peinture est le medium de cette expérience.

Olivier Long,  
anse de la Tonarra,  
Corse du sud,  
septembre 2014.